

# relations avec les parents

Je viens apporter un peu d'eau aumoulin du camarade qui a écrit sur ce sujet dans le numéro 96/97 de Chantiers Pédagogiques de l'Est.

Personnellement je juge difficiles les relations avec les parents car beaucoup d'entre eux fuient la discussion. Par contre les rumeurs vont bon train dans mon dos. "Au village, sans prétention..." Nous avons proposé aux parents, cette année, en plus des circulaires, des réunions, des relations personnelles, des carrefours de discussion où pour ne pas les effrayer nous n'aurions pas forcément parlé de la classe mais de la vie quotidienne de l'enfant, selon leurs souhaits, : sommeil, télévision, etc.. Une seule réponse (mais positive) nous est parvenue (sur trente familles). Ils fuient le dialogue. Ils ont peur de se remettre en question.

Autre exemple: Il m'est arrivé de me faire attaquer sur le plan pédagogique, dans une réunion, par deux parents d'élèves. Tous les autres assistaient en spectateurs; seuls deux d'entre eux se sont manifestés pour soutenir mon travail. Et cette majorité qui ne dit rien me gêne beaucoup, plus que ceux qui critiquent: je pense que ceux qui critiquent ont compris et c'est cela l'essentiel.

On pourrait penser que les relations les plus difficiles s'établissent avec les parents dont les enfants réussissent mal. Dans ma classe, il n'en est rien. J'ai les meilleures relations avec des gens dont les trois enfants sont passés (et passent encore) dans ma classe et ont bien des difficultés. Par contre l'opposition la plus vive (signalée plus haut) vient des parents de l'enfant qui réussit le mieux. Elle réussit sûrement trop d'ailleurs car "le fait de publier ses textes dans le journal lui monte à la tête et on ne peut plus rien lui dire" (le père)

Opposition vive certes, mais dialogue possible. Ce qui est plus facile à vivre comme relation qu'une opposition feutrée qui fuit le débat.

POURQUOI NE FAIT-ON PAS CLASSE COMME AUTREFOIS ?

telle est la grande question des parents!

Les enfants n'ont plus envie de travailler pour travailler, comme l'ont fait, en renâclant en sourdine, leurs parents. Ils ont envie de créer, de produire de l'utile ou de l'agréable, seule motivation vraie. Ils ont envie d'activité, non d'activisme. Ils ont envie de devenir participants, non plus des imitateurs maladroits. Les parents eux-mêmes n'élèvent plus leurs enfants comme eux l'ont été. Pourquoi le ferions-nous! Pourquoi nous demander d'être plus autoritaires si eux, parents, le sont moins! D'ailleurs, peut-on admettre que l'école subie par les parents a fait ses preuves quand on regarde le pourcentage de lecteurs dans la population française?

Toutefois, une réussite de la classe, traduite en "bonne réputation", notamment pour le passage en classe de 6e et après, favorise certainement de meilleures relations entre parents et enseignants, en créant la confiance. C'est le coeur du problème: faire confiance. Ce n'est pas fermer les yeux, c'est reconnaître que des méthodes nouvelles sont nécessaires lorsque les circonstances sont nouvelles; c'est chercher à comprendre de l'intérieur les valeurs qui animent ces efforts de renouveau. Sachons prouver qu'en sixième ils réussissent tout autant qu'avant notre arrivée dans l'école, ou tant autant que ceux du village voisin.

Mais là ce n'est pas évident car la norme en classe de sixième n'est pas la même qu'en primaire "Freinet" où l'on essaie plutôt qu'il n'y ait pas de norme, où l'on essaie que chaque enfant se construise à partir du point où il est et non en fonction de critères

.../...

qu'on voit à l'horizon. C'est là que le bât blesse. Je crois que les enfants qui sortent de nos classes peuvent au plus réussir en sixième comme leurs camarades ayant vécu à l'école élémentaire le statu quo, mais pas mieux, tant que le collègue restera ce qu'il était.

Et là on rejoint le deuxième article traité dans le même numéro de Chantiers Pédagogiques de l'Est par le même auteur: l'échec scolaire. Je souhaite que beaucoup de monde réponde au questionnaire proposé. C'est en effet fondamental pour l'école mais aussi pour notre Mouvement de se consolider dans ce domaine où il est trop souvent et trop facilement attaqué.

Ce problème d'échec n'est pas vu du tout du même oeil dans une classe Freinet que dans une autre. Les enfants qui réussissent n'ont pas besoin de nous, donc notre travail doit plus particulièrement porter sur ceux qui échouent ou sont bloqués. (voir article cité).

Et si nous arrivions à résoudre en partie ce problème de l'échec, nous améliorerions du même coup nos relations avec les parents. Quand l'opposition ne sera plus que de principe, et non plus sous-tendue par un gamin en difficulté ou en échec, ce sera bien plus facile pour nous et beaucoup moins grevé.

Certes la notion d'échec scolaire ne recouvre pas la même chose pour tout le monde:

-pour les parents, l'institution, le collègue:

c'est le non-réussite en sixième

-pour moi

un enfant est en échec quand, en classe, il ne parle pas, il n'écrit pas, il ne produit pas, quand il est mal dans sa peau, quand il est bloqué.

Mais la plupart des parents ne se préoccupent pas que l'enfant soit à l'aise, bien dans son corps, dans sa personne. Et l'enfant est comme ils le font ...

Jacques Query

partie "magazine"  
de la BT-BTJ

si vous souhaitez  
faire un envoi  
pour participer à l'élaboration  
du contenu  
du magazine de la BT ou de la BTJ  
c'est à  
Monique Bolmont  
3, rue de la Forêt Noire  
68490 Ottmarsheim  
qu'il vous faut l'adresser  
ou à elle que vous pouvez demander  
conseil si vous hésitez  
pour un envoi.



Francis Van Riel

